

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 9 AOUT 1884

No. 33

Le Journal du Dimanche

Bureaux, 43 Rue Saint-Gabriel, Montreal.

ABONNEMENT :—Un an, \$2.00; 6 mois, \$1.00; Le numéro, 3cts.

SOMMAIRE

Poésies : L'Amour, La Rose—Les Commis-Marchands—Chronique—L'Histoire de l'Aiguille—L'Ami de la Maison—Cà et là—L'Hotellerie des Sept Péchés Capitaux—Un incident regrettable—Feuilleton : Histoire d'un trésor—Charade, Logogriphe.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le magnifique feuilleton on ne peut plus mouvementé que nous commençons à publier aujourd'hui. Il durera 6 numéros.

L'AMOUR

L'amour, l'amour qu'on aime tout,
Est comme une montagne haute :
On la monte tout en chantant,
On pleure en descendant la côte.

THEURRIET.

LA ROSE

Alice en cueillant une rose,
S'est piqué les doigts, et le sang,
Versant sa belle pourpre, a rose
Même son mignon poignet blanc.

—Ah ! la méchante fleur ! dit-elle,
En voyant se rougir sa main.
Et la manchette de dentelle
Tâchée au bord, d'un pur carmin.

Or la rose aux pointes brutales,
La fleur que louange chacun,
Avec ses lèvres de pétales
Lui dit, exhalant son parfum :

—Méchante ! plus que moi vous l'êtes,
Ma sœur, car si j'ai fait jaillir
Sur votre peau ces goutelettes
Au moins, vous m'avez pu cueillir :

Tandis que celui que dédaigne
Votre fierté, jusqu'à ce jour,
Encor que son pauvre cœur saigne,
N'a pu cueillir la fleur d'amour."

LES COMMIS-MARCHANDS.

Les commis-marchands de Montréal forment une classe importante de la société. A raison de leur nombre et des services qu'ils rendent, leur position mérite de fixer un moment l'attention publique.

Nous dirons brièvement ce qu'ils sont et ce qu'ils deviendront.

Bien que soumis à un patron, ils n'ont cependant qu'à obéir à leur devoir. C'est la seule chose qu'on puisse exiger d'eux. Maintenant, comme tout homme bien né fait son devoir, non par crainte, mais par un sentiment d'honneur résultant de sa propre dignité, il s'ensuit de là que le commis est soumis à sa propre conscience plus qu'à un ordre d'un maître. Il ne relève pour ainsi dire que de lui-même.

Pour que les relations entre le commis et le patron soient avantageuses pour les deux, l'un doit commander par la persuasion, et l'autre doit agir en vue de remplir les obligations qui lui incombent. Le patron qui ferait sentir son autorité avec un peu trop de dureté et commanderait avec trop d'empire parcequ'il a le pouvoir de renvoyer un employé de son service, il ôte à celui-ci la satisfaction qu'il aurait de travailler pour un homme qui sait l'apprécier; son zèle se ralentit, il se dégoûte de l'ouvrage, se désintéresse de la besogne du patron et il finit par travailler machinalement. Les affaires du patron en souffrent et la position de l'employé devient insoutenable.

Pour travailler avec avantage, il faut être satisfait de sa position et de la conduite de ceux qui ont le commandement. Le patron y perd toujours à ne pas traiter en gentilhomme celui qui est à son emploi. S'il est bien traité, il ne reste pas en arrière en fait de bons procédés, sa gentillesse lui fait une obligation de bien servir les intérêts de celui qui le traite bien.

Il ne peut faire autrement que d'être dévoué envers celui qui sait apprécier son travail. Il a deux fois plus de zèle et il travaille avec beaucoup plus de satisfaction. Les intérêts de son patron deviennent ses propres intérêts. Et de fait, les uns sont intimement liés aux autres.

C'est le zèle, le dévouement, l'activité et l'habileté que déploie le commis qui fait le succès et la prospérité du marchand. L'un achète la marchandise et l'autre la vend en la faisant valoir. Le commis exerce une grande influence sur la clientèle. Bien souvent une vente dépendra entièrement du commis.

S'il se donne peu de peine pour déployer les pièces de marchandises et les offrir, ou s'il est brusque dans ses manières, la pratique n'achètera pas. Elle ira ailleurs. Si au contraire, le commis est poli, affable et ayant de belles manières, il attirera la clientèle au magasin et fera de magnifiques ventes.

Combien de fois n'entendons-nous pas dire dans les familles : "chez un tel, je n'entre plus jamais, on est trop mal servi ?" Comme on cite souvent le même magasin tout porte à croire que ce reproche est loin d'être général.

Comme on le voit, le commis est d'une grande importance pour le patron. Il exerce une influence considérable sur l'acheteur. Il fait même plus que le patron lui-même pour activer les ventes, satisfaire le public et attirer la clientèle. Lorsqu'une pratique entre dans un magasin, elle demande le commis qui a l'habitude de la servir. S'il change de magasin,

elle le suit. Le commis est bien plus en rapport direct avec le public que le patron.

Les dames font bien de demander un commis qu'elles connaissent déjà et en qui elles ont confiance. Elles ont plus de garanties de ne pas être trompées et en même temps elles se trouvent à favoriser le commis dont le salaire augmente dans la proportion de sa clientèle.

La prospérité d'une maison de commerce dépend donc des commis qui attirent ou éloignent la clientèle. En général, les commis canadiens se distinguent par leur politesse, leurs bonnes manières et leur gentillesse. Ils occupent une position importante dans la société; on les signale même comme étant les favoris des dames. Se trouvant pour ainsi en relations constantes avec le beau sexe, ils lui déroberont peut-être le secret de cette amabilité de salon qui fait le charme de la société.

Cela ne nuit pas au côté sérieux de leurs occupations. La connaissance des marchandises et des toilettes féminines ne les empêchent pas d'acquérir des connaissances littéraires et historiques. Outre les connaissances pratiques qui en font de bons commerçants, ils font des études théoriques qui en feront des hommes instruits; car la classe commerciale est peut-être la classe qui lit le plus. Pour eux, qui passent toute la journée et une partie de la soirée toujours debout, la lecture est un délassement de l'esprit et un repos du corps. Ce repos leur est très utile. Ils acquièrent des connaissances qui les mettent en état de figurer avec avantage dans n'importe quelle position.

Il n'est pas rare de trouver dans la carrière commerciale des hommes, des jeunes gens même, qui possèdent autant de connaissances générales que dans les professions libérales. La plupart des jeunes gens dans le commerce ont fait un excellent cours commercial et plusieurs ont fait un cours classique. L'instruction est aussi utile à un marchand qu'à un homme de professions. Les plus instruits seront les plus clairvoyants en affaires.

Le commerce est aujourd'hui la carrière la plus importante, la plus lucrative et celle qui ouvre les plus vastes horizons à l'esprit d'entreprise. Les hommes de professions occupent sans contredit une position honorable, mais malheureusement il y a peu d'argent à y faire. Les gens riches à Montréal se recrutent en grande partie parmi la classe commerciale. Dans les grands mouvements soit politiques, soit nationaux ou patriotiques, c'est la classe commerciale qui en détermine l'exécution. Elle a le sens pratique des choses et possède le capital, qui est le nerf de la guerre.

Et les commis d'aujourd'hui seront les marchands de demain. Ils attirent d'abord la clientèle pour plus tard diriger l'opinion publique. Aujourd'hui ils représentent le travail, demain ils représenteront le capital. Le travail et le capital sont la base du progrès, la source de la prospérité d'un pays.

Le commis a donc, au point de vue de sa position sociale, une importance à laquelle on a pas toujours rendu justice dans le passé, du moins dans certains cercles. Mais on finit toujours par reconnaître le mérite d'un état. Aujourd'hui on accorde à cette classe importante de la société toute la considération qui lui est due. La preuve que nous énonçons là une vérité bien évidente, c'est que les jeunes filles pensent comme nous et sont d'avis que les commis sont d'excellents partis.

CHRONIQUE

DANS LES JOURNAUX

La *Minerne* est pleine de M. Fréchette et de M. Beaugrand qu'elle injurie régulièrement tous les jours.

La *Patrie* bourre ses colonnes du nom de M. Tassé et de M. Trudel sur qui elle diverse quotidiennement le baquet aux eaux sales de la rédaction.

L'*Etendard* en fait autant de son côté et traite ses deux confrères du haut en bas.

M. Fréchette est un plagiaire, un insulteur de pape.

M. Tassé est un falsificateur, un plagiaire.

M. Trudel est un grand niais, un hypocrite.

M. Beaugrand un homme de rien, mais dangereux.

Or M. le premier est un lauréat de l'académie française, le second un député, le troisième un sénateur et le quatrième le propriétaire d'un des journaux les plus importants de cette province.

A cela il faut ajouter, si l'on en croit la presse, que tous nos hommes publics sont des voleurs et forment la plus fine fleur de la canaille.

Si tout le mal que nos compatriotes disent d'eux réciproquement était vrai, à qui donc ôterions-nous notre chapeau ? que deviendraient les relations entre nous ? Serions-nous même digne de nous servir de domestiques les uns aux autres ?

Je sais bien que dans l'ardeur de la discussion on peut perdre patience et se sentir empoigné du désir de tancer d'importance l'adversaire qui nous turlupine ; Puis il y a des gens si détestables.

" A quoi bon, cependant, à quoi bon tant de haine,
Et faire tant de mal, et prendre tant de peine,

Puisque la mort viendra !

Pour aller avec tous où tous doivent descendre !

Et pour n'être après tout qu'une ombre, un peu de cendre
Sur qui l'herbe croitra ! "

Hélas, avec quelle facilité, je dirais même avec quel plaisir on cherche à rabaisser un homme qui, souvent, n'a d'autre tort que de différer d'avec nous. Comme on oublie facilement que la victime de nos traits à une femme et des enfants qui ne nous ont rien fait, qui nous aiment peut-être et dont le cœur sera brisé par notre faute, parce que nous n'aurons pas voulu renoncer à la satisfaction passagère de dire une sanglante injure, une cruelle calomnie, une atroce médisance !

ENTRE NOUS.

C'était il n'y a pas bien longtemps. La douce amitié exerçait encore son bienfaisant empire au milieu de nous, dans cette cité mère de toutes les vertus et de tous les dévouements.

Deux hommes vivaient alors que les plus tendres liens avaient unis.

La fortune de l'un était celle de l'autre. Les mêmes inclinations les ramenaient souvent au même foyer où ils goûtaient les mêmes joies et les mêmes plaisirs dans le charme des plus purs épanchements. Communes étaient leurs souffrances et communs leurs bonheurs. Le sourire de l'un faisait naître le sourire sur les lèvres de l'autre ; jamais l'un des deux n'avait pleuré seul, on aurait dit deux rameaux poussés sur une même branche, deux fleurs sorties d'une même tige. La vie de l'un était comme l'ombre de la vie de l'autre.

On les appelait Jean et Joseph. Et lorsque le chagrin assombrissait Joseph, Jean courait

vite l'en consoler et la douleur ainsi partagée devenait un plaisir pour ces deux sublimes âmes.

Si la misère allait de sa main cruelle frapper à la porte de l'un, l'autre l'en éloignait aussitôt en portant secours à son ami.

Joseph manquait-il d'argent, la fée charmante de l'amitié, cette douce sœur des anges, cachée sous les traits de Jean, déposait dans la main du nécessiteux, avec toute la délicatesse inhérente aux choses saintes, la somme dont il avait besoin. Un de ses nombreux papiers portant promesse de payer, était-il en souffrance dans le bureau d'un créancier peu disposé à attendre le retour de la bonne fortune vers Joseph ; — l'épicier réitérait-il trop souvent ses demandes : — le boulanger qui avait déjà refusé de donner du pain, se montrait-il trop pressant ; — hélas ! celui qui avait conduit à sa demeure dernière une des meilleurs parts de Joseph, un de ses fils chéris, faisait-il mine de vouloir user des rigueurs de la loi — Jean était toujours là, comme une Providence, payant celui-ci, faisant prendre patience à celui-la et détournant ainsi de la tête de son autre lui-même les coups dont il était sans cesse menacé.

Et ce que Jean faisait pour Joseph celui-ci le faisait pour Jean.

Tant de bons soins et d'amitié devaient-ils finir ?

Hélas, écoutez !

Un jour la fortune cessa de sourire à Jean, et la prospérité, infidèle à lui comme à bien d'autres, prit le chemin du retour.

A travers les ombres et les inquiétudes qu'en s'éloignant elle répandit sur sa vie, Jean put apercevoir le spectre hideux de la misère. Elle était encore loin, il est vrai ; mais elle marche si vite, surtout quand elle se hâte vers la demeure du pauvre ! Il pensa à sa femme et à ses enfants pour qui jusque là tout avait été bonheur, mais que l'avenir regardait maintenant d'un œil sombre et sévère après leur avoir si longtemps et si tendrement souri. Il se souvint alors de celui pour qui son cœur et sa bourse avaient toujours été ouverts, et il se dit : je m'adresserai à lui.

Joseph qui, malgré le triste état de ses finances, avait conservé l'estime de quelques compagnons de jeunesse devenus influents dans la politique du pays, était arrivé à la tête des affaires de sa province. Il était donc puissant et Jean croyait qu'en lui demandant un emploi qui lui permit de vivre lui et sa famille, son ami le lui refuserait pas. Ce qu'il avait espéré n'arriva pas.

Et depuis lors, sainte amitié, toi qui avais fait de ces deux êtres un seul être, qu'es-tu devenue dans leurs mains ?

A quoi tiens-tu donc ? Peut-on réellement dire que tu existe lorsqu'on te voit fuir si rapide, devant l'égoïsme ou le simple intérêts ?

Jean jura de se venger de son ancien ami. Il inventa, suivant les uns, révéla d'après les autres l'histoire d'une transaction honteuse à laquelle Joseph moyennant considération aurait participé. O le plus noble et le plus sacré des sentiments, que de crimes on commet en ton nom ! Combien peu sont dignes de marcher à l'ombre de ton égide protectrice.

Jésus disait : aimez-vous comme des frères. Vivez avec vos amis comme s'ils devaient être un jour vos plus grands ennemis, a dit un des sages de la Grèce.

N'avez d'ami que vous-même a dit un autre. Que faut-il faire ? n'est-il pas triste de s'enfermer, avec ce philosophe grec, dans un profond et froid égoïsme et de croire que celui qui nous presse, amicalement la main nous attendra un quart d'heure plus tard, au détour d'un bois

pour vous plonger dans le cœur un poignard assassin ?...

Voici comment un poète de la fin du seizième siècle parlait des amis d'alors.

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon ;
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en trouver un de bon.

AU BARREAU.

Je venais de recevoir le diplôme, qui me donne depuis près de dix ans le droit d'espérer une grande clientèle et d'immenses revenus. Brûlant du désir de faire mon début dans l'exercice de la noble profession où l'on végète si longtemps encore après avoir longtemps végété, j'attendais avec une impatience bien pardonnable à ceux qui débordent de jeunesse et d'espoir, le moment heureux où à demi enveloppé de la robe des princes de la chicane, je pourrais demander en faveur d'un client, une perle d'honnêteté, l'application des grands principes du droit sans lequel la société n'existerait pas et de la justice qui élève les nations. C'était la vacance et toutes les cours chômant, je craignais bien que la saison des fruits ne me trouvât encore avocat sans causes. La Cour des Commissaires d'une petite paroisse avoisinant Montréal vint enfin combler mes vœux en assignant un nommé Prim à comparaître devant elle pour répondre à une demande faite contre lui par un scieur de bois dont il avait engagé les services. Je devins donc l'avocat de Prim. Le lecteur voudra bien me permettre de lui dire ici que mon seul but, en racontant ce qui va suivre, est de faire voir qu'il n'est pas bon de parler latin à des gens qui ne l'entendent pas.

Le succès de ma cause était pour moi chose certaine, bien que la question ne fût pas sans difficulté. J'avais consulté les auteurs et rapporté, pour le citer celui qui paraissait le plus favorable à mes prétentions. Il s'agissait de la preuve *primâ facie*, et je terminais ma plaidoirie en disant : " Messieurs, vous avez la preuve que, *primâ facie*, le demandeur....." et j'allais terminer ma phrase lorsque le président du tribunal, m'interrompant me dit : " Si j'ai la preuve que *Prim a fait scier*, il ne m'en faut pas plus pour le condamner." Et voilà comment je perdis ma première cause.

SAN-RENATO.

L'HISTOIRE DE L'AIGUILLE

La vertu qui convient au mères de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille.

POISSARD.

Je veux aujourd'hui dire quelques mots de *l'Histoire de l'aiguille*. Je dis histoire et non roman, parce que si presque tout est fantaisie, frivolité, caprice dans l'usage de l'épingle, tout est utilité, sérieux et richesse dans l'emploi de l'aiguille.

Une coquette ne peut pas se passer de l'épingle, une paresseuse a recours à l'épingle ; une ménagère, une travailleuse prend l'aiguille.

Et cependant, l'épingle a paru dans la main des femmes avant l'aiguille, par la raison toute simple qu'il a fallu courir au plus pressé : attacher la peau d'animal qui servait de ceinture ou de manteau ; ce n'est que plus tard que les femmes se sont aperçues qu'il ne suffisait pas d'acheter : il fallait assembler.

L'épingle—pointe de métal, arrête, épine ou os à tête—a été le provisoire ; l'aiguille—os, épine, arrête ou pointe de métal percée—a été le définitif.

Qu'il me soit permis—sans vouloir blesser si peu que ce soit les convictions romanesques de

mes lectrices, de faire une comparaison : l'épingle, c'est l'amour sans consécration ; l'aiguille, c'est le mariage, conséquence de l'affection réciproque.

Un incident sur le fleuve du Tendre peut rendre nul l'emploi de l'épingle : rien ne saurait anéantir le travail de l'aiguille.

Il peut y avoir séparation de corps entre l'étoffe et le fil.

Il n'y a jamais divorce par consentement mutuel.

:

J'ai dit qu'avant d'arriver de l'atelier sur la pelote, l'épingle passait par quatorze mains ; or, il en faut plus de cent pour faire une aiguille.

En dépit de son indispensable utilité, il n'y a pourtant que cinq cent quatorze ans que l'aiguille en acier a vu le jour dans le monde, en Italie, je crois. L'Angleterre ne l'a connue qu'en 1544, comme fabrication ; et la France, voiliez vous la face, mesdames ! que vers 1760.

Il est vrai que la couturière française a pris sa revanche, car nulle ne manie l'aiguille avec plus d'agilité, de perfection et de goût que l'ouvrière française, si ce n'est peut-être la couturière canadienne.

:

L'histoire de l'éguille, mais c'est plus encore : c'est l'histoire de la femme elle-même, ce grand, cet éternel instrument de civilisation, — après Dieu.

Le monde peut se passer de chemin de fer et de voitures même, de législateurs et même de lois ; mais le jour où l'aiguille aura disparu, le monde aura cessé d'exister.

La femme pourra se passer de bijoux et de bavardages—si difficile que cela puisse paraître aux sceptiques, dont je ne vis pas—elle ne pourra jamais se passer d'aiguille.

Une femme sans aiguille est une femme inutile—je dirai plus : une femme perdue.

“ Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ” dit un vieil adage français.

“ Laisse moi voir comment tu couds dit un proverbe russe, et je te dirai ce que tu vaux ”

L'aiguille, mais elle est tout dans la vie d'un peuple, comme elle est tout dans la vie d'une femme.

Sans aiguille pas d'armée, car il faut une aiguille pour coudre l'uniforme !

Qui t'a confectionné, morceau d'étoffe qui flotte en l'air et qui, brillant au milieu de la fumée comme un phare au milieu de l'orage, conduit le soldat dont il représente le village, la patrie ; qui t'a confectionné, drapeau ?

L'aiguille !

Qui t'a faite belle et pudique, fiancée, sous ton voile de tulle et dans ta robe blanche ? Cette robe, ce voile, légers comme le nuage du ciel, où remontaient hier encore tes pensées et tes rêves ; qui t'a faite belle et pudique fiancée ?

L'aiguille !

Robe de bal, parure de fête, qu'Ovide appellerait du vent tissé, *textile ventum*, qui t'a assemblée.

L'aiguille !

Jupe de toile ou de laine grossière, qui résiste au temps et à la fatigue, vêtement de la sarcelle aux reins courbés, qui a rassemblé solidement tes lès étroits ?

L'aiguille ! toujours l'aiguille !

:

Est-ce que l'on croit que la femme serait aussi puissante qu'elle est sans l'aiguille ? Allons donc !

Une artiste en couture me disait un jour, le plus sérieusement du monde et avec raison :

— “ Eve n'a été réellement redoutable que lorsqu'elle a été vêtue.

“ Heureusement, l'aiguille n'était pas inventée lors de l'incident de la pomme ; sans cela Adam, au lieu d'un fruit, en eut mangé un boisseau et le diable sait ce qui fût arrivé.

Et un législateur de l'école de Gavarni, disait un soir devant un auditoire de femmes qui opinèrent du bonnet :

“ Il est clair comme le jour que ce qui fait la supériorité de la femme civilisée sur la femme sauvage, ce ne sont pas les prescriptions des articles 212 et 213 du code civil, mais la robe c'est-à-dire l'aiguille, rien que l'aiguille.”

L'aiguille est pour l'homme un emblème :

Celui du progrès persistant,
Qui, pas à pas, poursuit quand même
Un seul but—ouvert ou latent,
Dans les doigts où Dieu la seconde,
L'aiguille en allant point par point,
Accomplit son œuvre féconde,
Comme le progrès dans le monde
Part, marche et ne s'arrête point.

Encore un mot :

Archimède, qui était un vantard disait en montrant le levier qu'il croyait avoir inventé : “ Qu'on me donne un appui et je soulèverai le monde.”

La femme plus habile qu'Archimède, a résolu le problème : elle a trouvé le levier et le point d'appui.

Le point d'appui, c'est la mode.

Le levier, c'est l'aiguille.

ROMEO.

L'A MAISON DE LAMI

(Il entre indigné.)—Non, jamais je ne remettrais les pieds chez eux !

Que voulez-vous ? l'ingratitude, ça me met hors de moi.

Ce misérable Oscar !... Non, je ne peux pas parler de lui sans me mettre en rage. Pourtant je ne suis pas méchant.....

(Il s'attendrit et renifle.)—Pas du tout méchant ; d'abord, l'amitié, à moi, c'est mon culte. J'étais l'ami d'Oscar !... Eh bien ! vous allez voir ce qu'il m'a fait, cet Oscar. Il y a deux ans que je le connais, que je le vois tous les jours sans manquer, même les jours de fête. J'arrivais chez lui le matin de bonne, vers dix heures. Il est marié, Oscar ; c'est bête de sa part (mais, envers un ami, je suis très tolérant). Et il a des enfants ; ce qui est encore plus bête. Aussi il a fallu toute mon amitié pour..... enfin passons !

Oui, il a deux enfants ! Un de chaque sexe ! Ça grouille, ça claboude toujours, c'est agaçant, surtout le moutard, quoiqu'il ressemble à sa mère (*oh ! iff !*), une très jolie femme, mais vrai, un beau type de femme ! C'est bien la suprême bêtise d'Oscar d'avoir épousé une jolie femme, —mais une femme superbe, et mignonne !

Oh ! oui, une bêtise pommée : mais ça m'est égal : en amitié je suis très tolérant, ça ne retombera que sur lui. Et puis ça me réjouissait l'œil de voir madame Oscar aller et venir, comme ça, dans l'appartement. Oh ! l'ingrat ! Enfin, passons !

J'arrivais donc vers dix heures ; je me suis logé à côté de chez eux. Oscar travaillait à je ne sais quoi ; il grattait du papier. Je le laissais faire ; moi je buvais du vin blanc. Ça nettoie l'estomac, le matin. Et Oscar a un vin blanc (*plapp*) ! Oh, l'ingrat !

Un jour je dinais chez eux et les enfants voulaient toujours du jus avec leur viande. Je leur disais : “ A votre âge, je ne mangeais que des haricots, tous les jours, rien que des haricots. Le jus ça fait venir vieux.” C'est une plaisan-

terie ; ça amuse à table. Les enfants ne comprennent pas, mais ça leur redresse l'esprit. Et je tendais mon assiette à madame Oscar : “ Donnez-moi donc du jus.” Madame Oscar avait l'air froid ;—mais c'était pour dissimuler ;—devant son mari, vous comprenez ! Lui aussi, avait l'air froid, parcequ'il sentait le danger. Et il avait raison ; ça lui arrivera pour sûr... Pensez ! une si jolie femme ! Moi aussi je sentis le danger et j'ai voulu l'avertir. Un ami doit avertir—surtout pour ces choses-là.

J'étais souvent seul avec Oscar,—le soir, quand je rentrais de faire un tour après le dîner. C'est très bon de faire un tour après le dîner ; et ma foi ! malgré mon amitié pour eux (un ami ne peut pas exiger qu'on soit toujours, toujours chez lui !) je sortais prendre l'air. Un soir je rentre ; ma digestion était bien en train. Madame Oscar était allée se coucher (un mal de tête). Elle a souvent, ou prétend avoir mal à la tête, quand je suis là :—c'est sans doute son mari qui l'ennuie. Oscar baillait, baillait. Il sentait le danger. Alors j'ai voulu lui donner quelques conseils ;—mais des conseils d'ami.

Entre deux verres de bière (ils ont une bière brune excellente ; ça me fait digérer, le soir. Oh, l'ingrat !), je commence carrément par lui dire : “ Je devine ce qui t'ennuie. Ta femme... toute jeune.... jolie comme elle l'est.... tu crains..... ” —“ Qu'est-ce que je crains ? ” Il avait l'air de ne pas comprendre (il est entêté).

“ Ça t'arrivera, tu le sais, je le sais ; tu peux t'y attendre. Ecoute un conseil d'ami : ne t'occupe pas de ça... pourquoi se faire du mauvais sang ? ”

Alors il m'a dit d'un air tout bête : “ Je n'aime pas ces plaisanteries-là.” Et il m'a dit bonsoir. Il n'était pas minuit vingt-cinq ! L'ingrat !

Tant pis pour lui, s'il ne veut pas comprendre Oh ! il est entêté ! Et puis sa femme lui ferait avaler..... des rognures de ferblanc pour du macaroni. Et ils devenaient tous les deux de plus en plus froids avec moi. Madame Oscar ? c'était pour dissimuler. Oh ! les femmes ! Ainsi, elle faisait servir souvent de la purée de pomme de terre, avec les côtelettes. Oscar aime la purée ; moi, je ne l'aime pas ; je l'avais dit souvent... mais j'ai compris qu'il fallait dissimuler et je n'ai plus fait d'observations. Cette vie là a duré encore six mois !

Pauvre Oscar ! il baillait de plus en plus, sa femme avait de plus en plus mal à la tête ; ça ne pouvait plus aller. Il fallait changer, mais changer à fond de manière de vivre. Alors, j'ai fait un plan, c'est celui que je soumettais à Oscar pas plus tard qu'aujourd'hui, je lui ai dit :

“ D'abord, tu vas envoyer tes enfants en pension. Ils sont trop jeunes ! Je trouverai des pensions où on les prends très jeunes. C'est important, parce qu'il ne faut pas qu'ils voient ce qui va arriver ; car tu sais bien (ne fais pas la bête !) tu sais ce qui va t'arriver, pour sûr. Ta femme, si jeune, si jolie femme...”

Il a voulu m'interrompre, mais j'étais décidé à remplir jusqu'au bout mon devoir d'ami, et j'ai continué :

(*Très vite.*)—“ Tais-toi ! le danger est imminent. Il peut venir des étrangers ; moi, je suis toujours à la maison ; je suis ton ami ; je suis discret ; personne ne saura rien. Je me charge de la chose ; tu seras tranquille, ta femme aussi.”

Oscar s'est levé. Il avait l'air gai. Je croyais qu'il avait compris mon plan..... Pas du tout ! Il m'a regardé dans les yeux ; il m'a poussé d'une main et tiré de l'autre ; ça m'a retourné, et..... (*geste de coup de pied reçu*), je ne remettrais jamais les pieds chez eux !

CHARLES CROS.

CA ET LA

Voici une plaisante histoire de spiritisme, que nous recommandons à ceux qui seraient désireux d'évoquer l'ombre d'une de leurs connaissances. Un Canadien dont le caractère était fort joyeux, s'unit dans les liens du mariage avec une personne d'un tempérament insupportable. Au bout de quelques années, le pauvre diable passait de vie à trépas, ses jours ayant été abrégés par le naturel hargneux de sa compagne. Cette dernière conçut plus tard—trop tard—des remords de sa conduite passée. Quelques mois après l'enterrement, elle s'adressa à un spirite, et fut mise en communication avec l'esprit du défunt. Une longue conversation s'ensuivit, au cours de laquelle elle demanda : "Êtes-vous heureux maintenant, cher époux?—Oh! très heureux, lui fut-il répondu.—Plus heureux que vous n'étiez sur terre?—Mille fois plus heureux.—Oh! que suis-je contente! et où êtes-vous actuellement?—Je suis en enfer!"

Québec fournit assez bien son contingent de petits scandales. Il y en a un nouveau, dans la société, paraît-il.

Un jeune monsieur—un élégant—courtisait une jeune fille de première famille depuis assez longtemps. Ces jours derniers les deux amoureux partent pour faire un tour de voiture en dehors de la ville.

Personne ne sait ce qui s'est passé, mais on a trouvé la jeune fille seule dans un bois et sans connaissance. Se seraient-ils chicanés et le galant aurait-il abandonné sa dulcinée, qui, se voyant délaissée, se serait évanouie? On n'en sait rien.

Les deux familles ont arrangé l'affaire qui ne sera pas portée devant les tribunaux.

Avis aux jeunes amoureux infidèles. En ce temps de procès voyez ce qu'il en coûte de tromper son amoureuse.

Miss Catharine Courtney, de Brocklyn, a intenté une action en \$50,000 de dommages-intérêts contre James H. Marret, pour rupture de promesse de mariage. La plaignante est âgée de 16 ans, et le défendeur un jeune homme de 19 ans.

Une définition du mariage:

Il existe un grand jardin.

Tous ceux qui sont dehors veulent y entrer.

Tous ceux qui sont dedans veulent en sortir.

Tous ceux qui en sont sortis veulent y rentrer.

Ce grand jardin c'est le mariage.

Dans les allées, peu de promeneurs. La foule gambade dans les plates-bandes, sans souci des règlements placardés à la porte. On s'y bat, on y dance, on s'y fait des visites dans les bosquets. Ceux qui n'ont pas le droit d'y sortir en sortent; ceux qui n'ont pas le droit d'y entrer y entrent. On s'y caresse, on s'y injurie.

Quel drôle de jardin!

Dimanche nous ayons eu la mauvaise fortune d'aller visiter l'*Abenakis House* de Saint-François. Les propriétaires sont polis, il est vrai, mais la place représente le désert de Saara. L'hôtel est construit sur le sable. Il n'y a pas de verdure et pas d'arbres. Autour de la maison on a planté des sapins qui sont maintenant rougis par le soleil. Il ne reste plus que le squelette.

Néanmoins la place se rachète un peu par sa

saline. C'est ce qui explique la présence de pensionnaires qui n'ont que la peau et les os.

C'est une vraie place d'os.

On nous informe que le célèbre Duplan, de la troupe Grau, qui est en villégiature dans les environs de Montréal, se propose de donner une série de représentations, avec l'aide de cinq ou six artistes venus avec lui. Si la rumeur dit vrai, ce sera une excellente aubaine pour les malheureux que le devoir enchaîne à Montréal, pendant la saison des chaleurs.

Ce sera de plus la meilleure manière de nous faire attendre le retour de Marie Aimée que l'*Etendard* de mardi nous annonce en termes flatteurs.

Nous voyons avec plaisir que les journaux de France font à notre journal les honneurs de la reproduction.

La jolie poésie de M. Louis Fréchette "La dernière cartouche" qui a paru pour la première fois dans le *Journal du Dimanche* est reproduite avec des commentaires élogieux dans la dernière livraison des *Muses seules*, qui sont un recueil littéraire très apprécié et qui ne publie que des ouvrages de premier ordre.

Un journal de France signale le suicide d'un chien que son maître soupçonnait atteint de la rage. Ce chien soupçonné d'hydrophobie, était depuis quelque temps tenu à l'écart, loin de la maison. Il semblait éprouver beaucoup d'ennui d'être traité de la sorte. L'autre jour, on le vit se diriger vers la campagne d'un ami intime de son maître où on refusa de l'accueillir, ce qui lui arracha un cri lamentable. Après avoir attendu pendant quelque temps devant la maison, sans obtenir d'être admis à l'intérieur, il se décida à partir, et on le vit se diriger du côté de la Durance, qui passe tout près, descendre sur la berge d'un pas délibéré, puis, après s'être retourné et avoir poussé une sorte de hurlement d'adieu, entrer dans la rivière, plonger la tête sous l'eau et au bout d'une minute ou deux reparaître sans vie à la surface. En choisissant ce genre de mort, le pauvre animal a voulu prouver qu'il n'était point hydrophobe.

La mortalité sur la surface du globe est de 67 décès par minute, soit 97,790 par jour, soit encore 35,639,835 par an, tandis que les naissances s'élèvent à 36,792,000 chaque année.

L'HOTELLERIE DES SEPT PÉCHÉS
CAPITAUX

Au temps jadis, il advint une fois que les Sept Péchés Capitaux allèrent de compagnie rendre leur devoir à Monsieur Satan, leur compère. Chemin faisant, ils menèrent si joyeuse vie, qu'au retour l'idée leur vint de ne plus se quitter.

Ils entrèrent par hasard dans un estaminet et s'assirent en rond autour d'un pot de bière brune.

"Mes enfants, dit l'Orgueil, en bourrant sa pipe,—car je suis votre père, de même Mme la Paresse est votre mère,—je veux bien condescendre à ce que désormais nous fassions ménage ensemble, mais en ce cas, il est bon de choisir sur-le-champ notre demeure. D'abord il me paraît que des gens de notre rang ne doivent

pas se loger à l'auberge comme une troupe de saltimbanques.

—D'autant plus que cela nous coûterait de l'argent, remarqua judicieusement l'Avarice.

—Et qu'il faudrait prendre la peine d'en gagner, ajouta la Paresse.

—Donc, choisissons, reprit l'Orgueil, une honnête maison où l'on puisse nous héberger gratuitement, et avec toute la considération que l'on doit à des personnes de notre condition.

—Par la double bière que nous buvons s'écria la Gourmandise, voici justement M. le bourgmestre qui vient digérer en fumant sa pipe. Si nous lui demandions l'hospitalité? M'est avis que nous serons royalement chez lui, à en juger par sa panse.

—Parlez pour vous, ma belle, siffla l'Envie. Quel contentement voulez-vous que j'aie chez un mynherr qui est le plus gros bonnet de l'endroit, et qui voit tout le monde à ses pieds? Suivons plutôt ce bon paysan dont les os carillonnent sous sa jaquette, et qui louche en regardant de ce côté.

—Une jolie bête, ma foi! vociféra la Colère. Un gueux dont la misère a usé l'âme jusqu'à la corde, et qui ose à peine remuer quand on l'écrase! Vive ce beau capitaine qui entre l'œil terrible et la moustache en croc! Voilà un brave homme qui ne nous laissera pas marcher sur le pied.

—Un brave homme! bailla la Paresse, un homme qui, en temps de paix, se lève avec les coqs pour faire l'exercice et qui, en campagne, couche sur le carreau et finira par y rester. Ce ne sera jamais moi qui ferai société avec un traîneur de sabre.

—J'entrevois, mes enfant, reprit l'Orgueil, qu'un gîte à trouver est chose plus malaisée que nous ne pensions. Tredame! je n'aurais jamais cru que les bons fils d'Adam nous fussent aussi rétifs.

Parbleu! s'écria l'Envie, nous cherchons parmi les gens de la vie réglée. Que voulez-vous qu'ils fassent pour nous, emmaillottés comme ils sont dans leurs devoirs? Parlez-moi des têtes folles et des cœurs joyeux que le monde repousse, et qui n'ont pour règle que le caprice. Voyez-vous-vous s'avancer là-bas cette jolie fille paradant sur le théâtre de la vie, cette femme, coquette et comédienne, voilà notre affaire. Vaine, amoureuse, jalouse, gourmande, colère et paresseuse, rien n'empêche qu'elle ne soit avaricieuse; cela s'est vu. Quand je vous dis que cette demoiselle est un vrai nid à péché...

Pendant qu'ils discutaient pour savoir où loger, la Paresse s'écria tout à coup: "*Eureka.*" Ce qui en langue grecque signifie: j'ai trouvé.

—J'ai trouvé ce mortel un homme qui ne fait rien. Voilà notre hôte! Il allèrent lui présenter humblement leur requête, quand lui-même, d'un ton doux leur adressa ainsi la parole: "Mes petites dames, je me doute bien de ce que vous me voulez. Malheureusement je ne puis rien pour votre service. Il ne m'est guère loisible de recevoir que M. votre père et Mme votre mère, qui ne sont pas compromettants... Ah! Je le regrette fort, ajouta-t-il en prenant le menton de la Luxure, car, par ma barbe, c'est une vérité que vous êtes toutes bien gentilles.

—Puisque tu nous trouves si gentilles, dit celle-ci en jouant de la prunelle, qu'est-ce qui t'empêche de nous loger?

—Ce qui m'en empêche, ma mignonne, c'est mon ennemi mortel qui marche toujours à votre suite.

—Qui donc?

—Le scandale!

—Eh bien ! on lui jettera la porte au nez.

—Et qui ?

—Moi, dit une voix inconnue.

En ce moment une lumière brille par hasard à une fenêtre, éclaire toute la rue, et permet de distinguer la personne qui venait de parler. Elle avait la figure couverte d'un masque et les bras en croix sur la poitrine.

« L'Hypocrisie ! firent en chœur les six femmes. Elle sera notre sœur. Nous l'enverrons là où on ne peut pas pénétrer. On ne la reconnaîtra pas, vu qu'elle est masquée. »

C'est bien, dit l'Hypocrisie, je suis à votre service et malheur à qui osera me démasquer.

CHARLES DENLIN.

UN INCIDENT REGRETTABLE

Nous recevons une correspondance d'un ton excessivement violent et traitant d'un sujet on ne peut plus délicat. Nous déplorons ce regrettable incident que nous aurions préféré voir rester dans l'ombre, si c'eût été possible.

Nous n'interviendrons jamais dans de semblables questions. Nous laissons à notre correspondant l'entière responsabilité de son acte. Comme il s'est engagé par écrit vis-à-vis de nous, dans le cas où nous pourrions être inquiétés, nous n'avons aucun risque, vu que notre correspondant est très solvable et se fait fort d'établir la vérité de ses allégués.

Nous devons déclarer, en justice pour la partie adverse, que nous lui donnerons une chance de se justifier, s'il croit devoir le faire.

MONTREAL, 6 AOUT 1884

M. le Directeur du Journal du Dimanche,

Comme votre journal prend toujours à cœur les causes d'intérêt social, j'ose croire que vous publierez ma correspondance qui est une verge entre les mains d'un homme pour châtier un lâche, un fripon.

Peut-être allez-vous hésiter à lui donner hospitalité, vu le sujet bien délicat qui va se dérouler devant le public. Mais je vous prévins de suite que si vous n'en refusez la publication, je la publierai dans le *Nar*, bien que je préfère m'adresser à votre journal.

Mais je compte sur votre impartialité pour me donner occasion de dénoncer un misérable qui cherche par tous les moyens les plus malhonnêtes possibles à perdre dans l'opinion publique une jeune fille dont le caractère honorable a toujours été au-dessus de tout soupçon. Comme cette langue de vipère distille son venin avec autant de profusion que de publicité, je dois rétablir les faits en vouant cet être ignoble à la vindicte publique.

S'étant trouvé en relation avec une jeune fille qui avait eu le malheur de lui plaire, il déploya pendant plus d'un an toutes les ressources de l'hypocrisie, pour tâcher de gagner les bonnes grâces de cette jeune personne, mais ce fut sans succès. Quand il vit qu'il ne pouvait gagner son cœur, il prit la résolution de perdre son honneur, en ternissant sa réputation au moyen des plus noires calomnies. Il inventa sur son compte les histoires les plus malicieuses qui dénotent un homme vil que les gens de bien doivent flétrir par le mépris.

Ce misérable insulteur de femme cherche maintenant à se venger lâchement d'une déception bien méritée. Le trésor le plus précieux pour tout homme, et principalement pour une jeune fille, c'est son honneur, et celui qui veut lui ravir par la calomnie est aussi coupable que le meurtrier qui enfonce un poignard dans le cœur de sa victime ; car le déshonneur est pire que la mort.

Mais heureusement qu'il ne réussira dans ses desseins perfides. L'honorabilité de cette personne sera sa sauvegarde et il portera le poids de son indignité, comme le forçat qui traîne au pied le boulet du déshonneur.

Celui qui agirait aussi lâchement en France serait vite appelé sur le champ pour défendre sa vie ou payer de son sang l'injure qu'il aurait commise. A défaut de châtement, le public le marquera au front de la flétrissure du lâche.

Il n'est pas nécessaire de désigner d'avantage ce triste compère. Il s'est fait connaître lui-même en publiant partout ses petits scandales sortis de son cerveau malade. Comme ce voyou aux allures de gentilhomme me met en cause dans ses divagations, j'ai cru devoir rompre le silence, et ce, du consentement de la jeune fille.

J'espère que cette exécution devra suffire pour faire taire cet individu. Quand il verra qu'il ne reçoit que des marques de mépris de la part des personnes à qui il se serait tenté de parler de son invention, il sera bien obligé de mettre fin à son ignoble conduite qui sera sa propre condamnation.

Je vous remercie, M. le Directeur, de votre bienveillante hospitalité et me sousseris,

Votre très obligé,

ILSAITKI.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

HISTOIRE D'UN TRÉSOR.

I

Le possesseur se nommait le capitaine Torancy. On lui donna sa retraite en 1842. C'était un débris de ces dernières armées impériales dont Napoléon disait, à Bautzen :

« Mes jeunes soldats ! L'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores ! »

La belle tête militaire que cela faisait ! Tout était dans le caractère. L'énergie, l'intraitable volonté, la confiance audacieuse respirait sur cette figure ravagée. C'était là le type de ces soldats, aujourd'hui presque disparus, qui ont assis leur chef sur un trône unique, l'ont soutenu contre l'Europe coalisée, contre le destin. Sentant d'instinct qu'il portaient sur leurs épaules, non-seulement l'empire, mais le monde nouveau. Ces gens-là sont tombés en versant des larmes de rage et d'impuissance, en cachant leurs aigles sous leurs cadavres.

Né de parents nobles, qui avaient péri aux noyades de Nantes ; élevé au hasard des révolutions par des âmes charitables qui, dans ces temps d'égoïsme forcé, durent cacher leur affection pour le pauvre enfant, comme en butte à la loi des suspects, Torancy n'avait jamais eu de famille. A dix-sept ans, il était engagé et avait été dirigé sur l'Espagne.

Puis il partit pour la terrible campagne de 1812, et échappa aux frimas que pour prendre part aux batailles effroyables de 1814, où la haine sans merci prit chez les combattants, place de la valeur et de la générosité jusqu'alors en honneur sous les drapeaux. Les torches qui incendièrent ces mêlées embrasèrent son âme de la soif du sang et des justes vengeance. Dès lors, ce ne fut plus un homme, mais une baïonnette intelligente. Sa figure se transfigurait devant l'ennemi. Son regard flambait. Il poussait des rugissements de lion.

A Waterloo il fut de nouveau blessé. Puis la Loire, puis la demi-solde, autant dire la misère.

Il émargeait cinquante francs par mois. Il était seul, malade. Il avait économisé quelques centaines de francs, pauvre trésor, obole donnée à son travail, qui du moins disait le prix de l'argent à ce malheureux soldat, plus enfant, plus ignorant au sein de cette société, où il rentrait sans y avoir vécu, que le jour où il était parti pour l'armée, le sac sur le dos.

II

Il songea profondément, et comme c'était un gaillard prompt et résolu, il partit à pied de Blois, par une belle matinée de septembre, pour aller revoir ses amis de Brienne. Quand il arriva, il eut fête dans le village. Peu s'en fallut qu'on ne tirât des pétards et qu'on ne lui fit subir un triomphe. On le croyait mort à Mont-Saint-Jean. Il trouva la ferme rebâtie. Elle manquait bien encore de bétail ; mais, disait le fermier, Paris n'a pas été bâti en un jour.

Quand il eut été embrassé par tout le monde, que les enfants eurent à leur aise grimpé le long de ses longues jambes jusqu'à ses épaules ; quand il fut assis, le soir, au meilleur coin de la haute cheminée, dans son fauteuil, Torancy commença à ~~ressou~~ que ces émotions successives avaient un peu éparpillés. Il rattrappa au vol, et tout honteux, une vieille larme, le fond de ce

sac qu'il avait vidé au 20 mars. Puis il tira gravement sa pipe, la bouffa méthodiquement au milieu de l'attention et d'un silence général. Après les premières bouffées, il se mit à rire doucement. Tout le monde qui le regardait s'égaya de confiance. Il jugea qu'il était temps de se lever et demanda, toujours en riant, qu'on lui rendit son sac.

« Pourquoi faire ? demanda le fermier Cornillet.

— C'est que voici le *tantôt* et qu'il faut que je parte. La lune se couche de bonne heure, et les nuits sont noires pour un pauvre voyageur qui ne sait pas les chemins. »

Tous ces visages épanouis comme printemps se voilèrent à ces paroles. On avait peur de comprendre.

Cornillet, sans répondre, prit le sac du troupière, qui s'égayait silencieusement, en répandit le contenu sur la table, et le jeta au feu.

Puis prenant Torancy par les épaules et le forçant à se rasseoir :

« Mon ami, lui dit-il, vous ne partirez pas. Voici votre famille, et là-bas votre chambre. Gardez votre place. On vous disait tué ; mais dans le doute, nous vous attendions. Mieux vaut se serrer autout du foyer que s'étendre en songeant tristement à ceux dont la mort a renversé la chaise.

Le lendemain, il chercha bien un peu où il se trouvait si bien, mais une tête indiscreète le rappela à la plus charmante des réalités. Une belle brune de vingt ans souriant à tous propos et rougissant chaque fois avec ces tons transparents et roses que prennent les feuilles en automne ; une brune dont on aurait mangé les dents, comme disait Torancy, vint à lui en les étalant, la coquette ! ses dents de nacre et relevant par toutes sortes de moues et de mines ses lèvres rouges.

On lui apportait du lait chaud.

Torancy la regardait, songeait et ne disait mot. La belle, en chiffonnant son tablier, laissait aller sa langue et parlait à la fois de toutes choses tant elle y mettait de hâte. Elle questionnait, répondait, et cela durait depuis un quart d'heure, lorsqu'elle s'avisait que son interlocuteur n'avait point ouvert la bouche. Elle en fut toute saisie,

« Eh bien ! s'écria-t-elle, vous ne me dites rien et vous restez à me regarder comme une vierge en chasse. »

Il y eut, à ce qu'il paraît, dans le regard de Torancy, quelque chose de particulier qui lui coupa la parole, car elle devint éclatante et demeura confuse. Il lui prit la main.

« Jeannette, dit-il en devenant aussi rouge qu'elle lorsqu'il sentit trembler cette main dans la sienne, voulez-vous être ma femme ? »

On peut s'étonner de voir rougir un soldat en pareille circonstance, car ce n'est point l'usage que les soudards auprès des fillettes prennent les teintes de l'innocence, mais c'était un cœur délicat, que notre Torancy, et qui savait fort bien deux choses. La première, que c'était là un grave langage vis-à-vis de la fille du père Cornillet, la seconde, qu'il serait profondément mari si elle disait non.

Il faut dire que la pauvre trouvait l'ex-volteur superbe avec son uniforme, sa croix d'honneur et ses reluisantes épaulettes. Mais on n'est point toujours préparé pour l'assaut, et Torancy menait la chose tout en dehors de l'usage habituel. Pourtant cette fois encore l'audace réussit à cet ancien victorieux.

Jeannette mit gentiment le bras devant ses yeux comme font les gens que le soleil éblouit et répondit par ce monosyllabe qui contenait plus d'aveux que de lettres :

« Dame ! »

à l'après-midi

III

Le jour des noces on les conduisit à la mairie dans un char traîné par des bœufs enrubbés. Torancy avait pour la circonstance brossé, lavé frotté, son vieil habit impérial lustré par les batailles qui était naguère ses jours de fête. Il avait mis un ruban neuf à sa croix noire par la poudre et l'étalait fièrement. Il était joyeux et ne sentait pas ses cicatrices.

Jeannette n'avait d'yeux que pour lui. Quelle jolie épousée cela faisait! Devant ce tableau sans apprêt de nos mœurs rustiques Greuze se fût pâmé. Le père Cornillet, en magnifique habit de bouracan à boutons d'acier, semblait dans son prodigieux col de chemise avoir la tête dans un cornet de papier. Les paysans, presque tous en culotte courte comme dans le bon vieux temps, ou comme à la cour ce qui, alors, était à peu près la même chose, suivaient le cortège qu'ouvrait un ménétrier jouant à tour de bras le fameux air de l'empire: *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

La mairie du village était en commun avec un autre hameau voisin. Avril était de retour et tout verdissait. On prit par le chemin des écoliers, l'air était si doux! Le soleil si gai! Les volées de pinsons et de fauvettes pépiaient dans les grands arbres et souhaitaient bien-venue et bonne vie à ces heureux triomphateurs de l'hymen.

Une foule d'amours invisibles descendaient des nuages roses qui dansaient dans un ciel irrisé. Ils voletaient par troupes autour de ce char béni. Bonheur tranquille! Charme des champs et des bons mœurs! O doux Virgile!

IV

On suivait ainsi les bords d'une petite rivière planté de saules et longeant le parc du château. A ce moment même il y avait de l'autre côté de l'eau deux jeunes gens dont l'un portait le costume de la maison du roi. A quelques pas d'eux toute une société de jeunes femmes assises sous d'immenses platanes prenait le soleil nouveau, comme on prend du petit lait, pour se remettre des lourds plaisirs de l'hiver et des boîtes frileuses et malsaines qu'on appelle salons.

—Une noce! une noce de village! un tableau flamand! Allons, belles dames, s'écria Vaudricourt, voilà des primeurs!

Et soudain voici toute la bande folle courant, les cheveux au vent, au travers de la prairie pour contempler, sur le bord de la rivière, le cortège champenois qui serpentait avec mille danses, mille cris joyeux, avec des coups de fusils et cette gaieté sans fard et sans vergogne qui s'est nichée, la pauvre petite, avec le grillon, sous le foyer des chaumières et suit le paysan, l'homme de labour, comme une fée consolante des soucis et des fatigues.

—Eh! mais... exclama tout à coup Vaudricourt, voilà du nouveau! Je croyais voir Cupidon et c'est Mars en personne. Depuis quand, en l'an de grâce 1817, sous le règne de S. M. Louis XVIII, promène-t-on ainsi en pleins champs ces oripeaux venus de la Corse? Qu'est-ce que c'est que ça? Je rêve assurément!"

Ces paroles, quoique dites à hautes voix, ne pouvaient arriver aux oreilles des gens de la noce encore éloignés du jeune homme. Salvigny, qui eût peut-être arrêté cette humeur querelleuse, était parti et l'influence des dames devait être négative devant une aussi belle prouesse que bafouer un officier impérialiste. Encore leur présence encouragea-t-elle Vaudricourt qui prit son temps et s'écria de sa voix impertinente et claire lorsque Torancy passa devant lui:

"Dites donc, militaire de carnaval, portelivrée de brigand, ôtez donc cette petite machine que vous portez: oui, ça, ce qui s'attache avec un ruban rouge, vous savez bien le portrait du caporal, ôtez-le si vous ne voulez pas que je vous l'ôte."

Torancy, interpellé de cette façon et prenant tout d'abord Vaudricourt pour un fou, ne comprit pas au premier moment ce qu'il voulait dire. Etranger au passion de cette époque réactionnaire, il ne savait ce que lui criait cet homme qu'il n'avait jamais vu. Il abaissa lentement son regard sur sa croix insultée et du même coup la lumière se fit. Saisissant l'aiguillon du bouvier, par un bond prodigieux, il s'élança du char par dessus la rivière, tomba au milieu des dames effarées et poussant des cris auxquels se mêlaient ceux des paysans retenus sur l'autre rive. Alors contenant Vaudricourt de sa main d'hercule, il le fustigea jusqu'à ce que l'aiguillon se rompît, puis, le soulevant à deux bras, il le jeta à genoux devant lui. Il arracha sa croix, le força d'en baiser l'effigie en lui disant ces simples paroles:

"Demande-lui pardon, malheureux!"

Après quoi il s'élança de nouveau de l'autre côté, remonta sur la voiture nuptiale, rajusta tranquillement son ruban, tandis que Vaudricourt restait évanoui sur l'herbe au milieu des femmes terrifiées.

V

Vous pensez bien que cet incident jeta un peu de glace sur les ébats de cette joyeuse compagnie. C'était encore une grave affaire en cette bienheureuse année 1817, que bâtonner un officier du roi, quelque droit qu'on eût à le faire. En outre, à supposer que l'on n'eût pas de démêlés avec la justice, les duels malheureux étaient une chose trop fréquente pour que la rencontre, désormais inévitable entre Vaudricourt et Torancy, ne se présentât pas à l'esprit de tous grosse de dangers et d'incertitudes. Jeannette se prit à pleurer, les violonneux se turent et se mirent à réfléchir. Le père Cornillet marchait tête baissée, comme les coursiers d'Hippolyte, écrasant sa cravate blanche à pois roses. Les hommes suivaient le chariot en se parlant à voix basse, mais nul n'osait interroger le marié sur ses intentions, tant il avait la mine sévère et ses gros sourcils froncés.

Salvigny accomplit la cérémonie, sans se douter de ce qui l'avait précédée. Il descendait les marches de la mairie, quand un laquais vint en toute hâte le prévenir des nouveaux événements qui s'étaient passés dans le parc. Il donna ordre au garde champêtre d'arrêter Torancy et de l'écrouer au château jusqu'à ce qu'on eût prévenu la gendarmerie.

Torancy répondit au garde champêtre qu'il ne reconnaissait nullement au château la qualité de prison, ni au maire le droit d'improviser ainsi une maison de détention. Il ajouta, qu'au surplus, si besoin était, on saurait où le prendre, car il n'avait rien fait que de très-louable, et, partant, ne saurait pourquoi s'enfuir.

Le garde champêtre voulut requérir l'appui de l'assistance pour s'emparer du rebelle.

L'assistance, encouragée par la belle attitude de l'ex-officier de voltigeurs, déclara au garde champêtre qu'elle allait le mettre honteusement à la porte. Il allait verbaliser, quand cette porte s'ouvrit brusquement. Vaudricourt entra comme un ouragan, et prit pour lui la tâche de jeter, sans façon, ce fonctionnaire dehors avec son sabre et son écritoire. Puis, s'adressant à Torancy:

"Vous savez, lui dit-il, que c'est une affaire à mort entre nous deux. Votre empereur est

un usurpateur; ceux qui l'ont suivi sont des brigands, et vive le roi! Nous allons nous battre tout de suite. Je vous ai insulté le premier: choisissez vos armes et vos témoins; Salvigny sera l'un des miens: n'importe qui, vous, mon petit père, par exemple serez l'autre."

En disant ces mots, il s'adressait au fermier Cornillet lequel recula d'horreur.

Torancy voulut s'en remettre au sort, qui désignait le pistolet. Jeannette se jeta à ses pieds, le suppliant de ne pas se battre. Le curé intervint; Salvigny lui-même, par nécessité de position, fit quelque efforts pour calmer les deux adversaires. Ce fut peine perdue.

Vaudricourt répétait, sans désamparer:

"J'ai été bâtonné outrageusement: je tuerai mon voltigeur."

Torancy ne sortait pas de cette phrase:

"Ce freluquet, ce ci-devant a insulté mon empereur: j'en fais mon affaire."

Le duel eut lieu le jour même du mariage.

On alla dans cette même prairie où Torancy était tombé en 1814.

"Cela dit-il, me portera bonheur."

Ils s'adressèrent à deux peupliers, à trente pas de distance, afin que leurs balles s'égarassent moins. Les paysans qui les assistaient, et pour qui ce spectacle était nouveau et terrible, s'étaient mis à genoux et pleuraient en priant Dieu. Salvigny, désolé, frappa le signal. Les deux coups partirent ensemble. Vaudricourt battit l'air de ses bras, tourna sur lui-même deux fois, et tomba la face contre terre. La balle lui avait troué la figure.

Torancy ne sourcilla pas. Il rentra chez lui tranquillement et embrassa sa femme sur les deux joues. La pauvre enfant était hatelante depuis son départ et ne pouvait parler. Elle était plus blanche que cire. Son mari lui prit les mains et lui dit, de la voix la plus douce:

"Allons, allons, ce n'est rien!"

Et, en effet, pour ce vétéran ce n'était rien que la mort d'un ennemi, et, dans sa contenance, le reste de cette journée si bieu commencée, si lugubrement finie, on n'eût pas soupçonné le moindre trouble intérieur. Pourtant, quand il fut couché auprès de Jeannette, dont les dents claquaient encore de peur, il poussa un profond soupir.

On emporta Vaudricourt au château de Salvigny, où il passa la nuit dans une chapelle ardente entre des femmes en prières.

Torancy ne savait même pas le nom de celui qu'il avait retranché de la terre.

VI

Cependant, Jeannette, après dix ans de mariage, vers 1828, eut une fille à laquelle on donna le nom de Madeleine. Ce jour-là, Torancy qui, suivant son habitude, n'avait jamais rien dit et avait gardé le terreur de n'avoir pas d'enfant en son for intérieur, fut d'une gaieté transparente et communicative qu'on ne lui avait jamais vue.

En 1830, on lui rendit un service, et il fut nommé capitaine au 45^e de ligne. Madeleine et Jeannette restèrent à la ferme.

Cependant, le père Cornillet était mort. Sa femme l'avait suivi de près. La ferme s'était arrondie, et Jeannette la faisait valoir de son mieux. Un jour, le capitaine apprit à Tlemcen qu'elle avait succombé aux atteintes de la fièvre typhoïde. Il demanda aussitôt sa retraite, l'obtint avec la croix d'officier de la Légion d'honneur, et arriva libre et tel que nous l'avons peint au commencement de cette histoire, à la ferme où l'attendait Madeleine en grand deuil.

VII

Je commence cette extraordinaire histoire du trésor du capitaine Torancy. Ne croyez pas qu'il s'agisse de monceaux d'or, de coffrets remplis de diamants, à y plonger les bras jusqu'aux coudes. Le fameux trésor n'est autre qu'une fillette de quatorze ans, haute d'un peu plus de cinq pieds, blonde à reflets cendrés, avec des yeux noirs qui, à tout prendre, pourraient passer pour des diamants magnifiques tant ils sont clairs, transparents, étincelants de malice juvénile. Une sorte de mélancolie leur donne des tous changeants pleins d'attraits, surtout quand on pense que cette mélancolie n'est que l'appréhension et la soif de la vie chez Galathée qui s'éveille.

Certes, ce n'était pas une mince tâche que celle qu'acceptait simplement et courageusement ce vieux soldat. Ne croyez pas qu'il ignorât les conséquences ou les difficultés. Il les avait envisagées de longue main pendant les nuits interminables qu'on passe aux avant-postes. Il avait cette nature concentrée, ainsi que toutes celles que n'entraîne pas l'imagination dans le champ mobile des idéalités, qui s'empare du fait, l'analyse froidement, le juge avec son équité naturelle et son sens droit. Aussi, bien qu'étranger par sa vie à beaucoup de points de vue auxquelles l'éducation de sa fille le forçait à se placer, il voyait vrai et raisonnait juste.

Il demeure néanmoins constant qu'il était le plus ignorant du monde dans le principe de ce qu'est une jeune personne à laquelle sa position dans la société allait donner la qualification un peu aristocratique de demoiselle.

VIII

C'était donc une grosse affaire, mais dont il ne se dissimulait aucunement la gravité que l'éducation d'une demoiselle par un capitaine en retraite, ex-grognard, ex-laboureur, sachant lire et écrire, ayant même entendu parler d'orthographe, mais en demeurant fort peu au courant des belles manières, et du menu langage.

Torancy aborda pourtant sa tâche avec résolution. Il eût pu mettre son enfant en pension, mais il réfléchit qu'il vaut mieux faire ses affaires soi-même. Il devina que des pensions en feraient une fille qui ne serait plus sa Madeleine, mais une Madeleine moulée à des conventions, à des idées particulières et propres aux dames du couvent où elle serait enfermée. Il pensa que ses instincts, que la spontanéité charmante de son caractère se fondraient dans un milieu de jeunes filles habituées dès l'enfance à feindre et à jouer la grande comédie. On habillerait ses sentiments, on guinderait ses manières; enfin, on arriverait à faire une femme pareille à tout le monde de cette chose à lui, qui portait son empreinte physique et morale, et se nommait mademoiselle Torancy.

Cela, c'était sa fille, sa chère fille qu'il aurait à toute heure mangée de caresses et couverte de baisers si la sagesse de son âme n'avait jugé que la vanité, comme un aspi, viendrait piquer au cœur cette belle créature. Disons vite encore que cet amour paternelle, qui lui donnait l'intelligence de sa mission, lui enseignait aussi comme une sainte et merveilleuse pudeur à l'endroit de Madeleine, et lui voilait, au milieu de ses élans, la face d'un masque d'indifférence et de sévérité. Il voyait là une fleur inviolable et intangible. Torancy la baisait doucement au front, et lui disait, avec des tressaillements intimes et des attendrissements infinis :

"Va, mon enfant."

Mais ce qu'il ne voulait pas pour lui-même malgré ses droits de propriété, il le voulait

moins encore pour autrui. Il se mit dès le premier jour à faire de sa maison un coffre-fort, une cassette à bijoux si vous voulez, qui découperait les voleurs de cœurs.

Aussi avait-il acheté une maison dans la vieille rue de Paris, au delà de la Nonnette qui entonnait le jardin de ses eaux courantes et profondes.

On entendait le susurrement de l'eau qui clapotait contre la rive, et tout, jusqu'à la chanson des lavandières, prenait un caractère de gaieté et de vie.

Torancy avait passé deux mois à l'auberge pour faire à Madeleine un nid qui lui plût et fût digne d'elle. Ce pauvre homme avait eu des prévisions de mère et d'amant. L'affection avait accompli ce prodige de lui révéler le sens de l'harmonie dans les couleurs. Il eut un goût exquis et résonna en artiste ses tapisseries et ses meubles. Mais ce qu'il y eut de plus étrange, ce fut la délicatesse féminine avec laquelle ce vieil habitant des tentes disposa sur des plans à lui, dont il ne souffla mot à personne et qu'il exécuta en mettant lui-même la main à l'ouvrage, la chambre qu'il destinait à sa fille.

Tout le meuble fut en bois de citronnier, parce que ce bois lui parut le plus chaste de tous.

Il prit pour pendule un socle en marbre blanc, sur lequel il plaça une statuette inédite de Clésinger représentant une Pudeur voilée.

Il donna lui-même des détails précis sur la manière dont la couchette dut être construite et les ornements d'ivoire qui la rehaussèrent.

Quand on posa les tapis, il examina avec soin les fenêtres, la fermeture exacte des portes pour qu'aucun vent coulis ne pénétrât dans ce sanctuaire.

Il fit en sorte que toute serrure jouât sans bruit et sans effort sous la main de Madeleine.

Quand ce fut fini, il disposa une foule de menus objets que les jeunes filles aiment à voir autour d'elles, écriboires, papeteries, curieuse étagères, jardinières, etc. Puis il se retira le dernier, ferma tout lui-même et alla chercher son enfant.

IX

C'était bien le plus charmant joyau qu'on pût mettre dans cette chambre adorable. Elevé plus en demoiselle qu'en villageoise, d'après les ordres de Torancy, elle était demeurée étrangère aux travaux de la ferme et n'avait pris aux champs que l'air pur, la simplicité du cœur et le goût qui ne se blase pas chez les âmes délicates pour la nature fille de Dieu, mère de tout le reste.

Elle avait étudié quelques années chez les religieuses de Brienne, où chaque soir sa mère allait elle-même la rechercher pour l'y ramener le matin. Jamais elle n'avait quitté ce doux pays dont elle connaissait tous les habitants, tous les arbres, tous les horizons. Là chacun la tutoyait. On l'accueillait par ces larges sourires qui partent du cœur et éclairent la figure des paysans. Les petits enfants couraient après elle et la suivaient pendus à son tablier de soie.

Quand il fallut dire adieu à tout cela, ce fut un sourd déchirement plus grand peut-être que l'autre. A cette âge, quand la curiosité et le plaisir ne nous tentent point encore, profondément enracinés dans le passé, nous ne comprenons pas l'adieu à tant de choses chères et connues. Il semble qu'on se détache en même temps de soi-même, puisque par mille attaches on tient aux objets par mille sentiments aux personnes. On se souvient d'avoir envisagé le même paysage sur chaque degré de l'enfance d'une façon différente. A mesure que le merveilleux s'efface devant la réalité, la chaîne de ces souvenirs forment une légende que tous les romans de la

vie ne remplace jamais et qu'on voudrait continuer toujours.

C'est ainsi qu'elle atteignit seize ans. Deux années s'étaient écoulées comme une heure; son esprit s'était ouvert; son corps s'était formé; et cette chrysalide, qui vint en 1842 inaugurer la Folie-Torancy, comme elle disait en parlant de leur maison, s'était muée en une belle jeune fille devenue songeuse par la retraite qui concentre l'âme, et sérieuse par le contact avec son père toujours un peu taciturne. Pourtant, les éclairs que lançaient parfois ses yeux noirs disaient assez que, sous cette enveloppe d'albâtre et de marbre rose, il se cachait une ardente nature. On eût de même prévu que, comprimée dans cette éducation puritaine, il pouvait survenir, si l'amour approchait d'elle son flambeau, des explosions puissantes.

Torancy voyait, avec une frayeur croissante, ces pâleurs subites ou la rougeur de feu qui lui montait aux joues, lorsque de dangereuses rêveries menaient leurs danses dans l'âme de Madeleine. Parfois c'étaient des pleurs sans sujet ou des joies rapides et brûlantes qui éclataient en un rire nerveux.

Elle s'était prise pour Dieu d'une dévotion passionnée. Elle avait des élans de cœur qui déroutaient complètement le pauvre psychologue et le mettaient aux abois.

On était alors aux derniers beaux jours de septembre. Dans leurs promenades à travers les steppes de bruyères et de vers ajoncs qui coupent la forêt d'Ermenonville, Madeleine s'appuyait de tout son poids sur Torancy; elle fermait les yeux sous l'énergique influence des chaudes émanations de la terre. Son père sentait courir aussi les long frissons de volupté qui ébranlaient cette humanité vibrante.

Il crut qu'elle avait la fièvre et résolut de rompre le silence.

"Qu'as-tu? lui dit-il. Souffres-tu, mon enfant?"

—Non, mon père, répondit-elle.

—Madeleine, tu n'est plus la même. Quelque chose t'agite, et tu m'effrayes en te taisant. Pourquoi refuser d'être sincère avec ton vieil ami?"

La jeune fille devient pourpre; ses traits exprimèrent une contrariété si violente, que le pauvre Torancy s'arrêta tout inquiet et reprenant de son insistance. Il ne savait pas qu'on ne pénètre point ainsi dans les mystérieuses retraites où les vierges agitent leurs ignorances troublées et leur vagues désirs. Il n'avait pu connaître qu'il vaut mieux paraître ignorer ces refuges de l'âme que de chercher à les explorer, même d'une main délicate. *A suivre.*

CHARADE

No. 7.

Chez les Grecs autrefois de nombreux spectateurs
Admiraient mon premier dans la course rapide...
De mon second les attraits séducteurs
Touchent souvent une âme où la vertu réside,
Et pour lui rarement de ma troisième part,
Met-on en jeu le négatif usage,
Dans mon dernier, toujours fait avec art,
A l'être libre on donne l'esclavage,
Soit sur la terre, ou dans l'air, ou dans l'eau:
Et mon entier, charmant petit oiseau,
Par son emploi, peut se trouver en cage.

LOGOGRIPIE

No. 8.

De forme ronde et comparable à l'or,
Je n'ai de prix que loin de mes pénates.
Ma saveur plaît aux bouches délicates;
Pour les nez fins, j'ai des charmes encore.
Dans mes six pieds de nature diverse,
Le premier tier est ce métal trompeur
Qui donne tout excepté le bonheur.
Mais le restant, par sa richesse inverse,
Vient tout-à-coup briller d'un autre éclat.
La douce paix, la candeur, l'innocence,
Fixent toujours son bienheureux état,
Et sa vertu fait sa magnificence.

Le mot de la charade No. 5 est *malice*.
Le mot de l'énigme No. 6 est *sourire*.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1603 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TAPISSERIES! TAPISSERIES!

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOUTS,
Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux.

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,
POUR PLAFONDS,
BORDURES, DÉCORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son capot de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons: prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE

Carré Dominion en face de l'Hotel Windsor

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Gerant.

Commençant MERCREDI, 6 Août

"IOLANTHE"

PRIX POPULAIRES: 50, 35, 25 et 15c. LOGES: 85.00 et 86.00.

PLUMES TEINTES EN NOIR

BRILLANT.

WILLIAM SNOW

Fabricant de PLUMES d'Autruches,

2025 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Plumes frisées, nettoyées et teintes en toutes couleurs.

L'ART ET LA MODE

Journal illustré, publié à Paris tous les samedis

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'abonnement: \$12.00 par an

Frais de poste non compris.

S'adresser Rue Halévy, No. 8

EN FACE L'OPERA

PARIS.

JEUNES GENS!—LISEZ!

La VOLTAIC BELT CO.

(Compagnie de la Ceinture Voltaïque)
de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur célèbre ceinture électro-voltaïque et autres instruments électriques à l'essai, pendant 30 jours aux messieurs (Jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucuns risques attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

L'ALBUM MUSICAL

Recueil de Musique et de Littérature Musicale.

Parait tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs.

Prix d'abonnement - - \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centimes.

A. FILIATRAULT & CIE.,

Editeurs-Propriétaires.

25, Rue St. Gabriel, Montréal.

Boite 325, P.O.

Imprimé par la CIE. D'IMP. ET DE LITH. GERHARDT-BERTHIAUME.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington.

Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette.

25 cents la boîte.

LAVIOLETTE & NELSON,

Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.

La boîte 25c. demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.

LAVIOLETTE & NELSON,

Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux, le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
1605 Rue Notre-Dame, Montréal.



GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE.

LAVIOLETTE & NELSON,

Propriétaires, Montréal.

La Poudre Coryzine, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte 25c.



LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.

Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,

Propriétaires, Montréal.

La prescription du Dr. Nelson pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille 25c.

Le Baume de Jeunesse

DES DAMES

POUR EMBELLIR ET PRÉSERVER LE TEINT

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaires. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En Vente chez tous les Pharmaciens

FLACON D'ESSAI Seulement 25c.

A VENDRE.

10,000,000 DE BOIS DE SCIAGE

de toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —

Lattes, Bardeaux,

Sciés et fendus

Bois de Charpente

En Pin et en Epinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester et Saugnet, MONTREAL

E. A. D. MORGAN, B. C. L.

AVOCAT,

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. FRANCOIS-XAVIER,

BOITE B. P. 310.

Frechon, Lefebvre & Cie,

245 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS

D'EGLISE,

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries,

Vins de Messe, Huile d'olive,

Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à grande réduction.

MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT DE ST. JOSEPH.

Creven Cotton Co.

BRANTFORD, Ont.

COTONS A DRAPS

(Sheeting) ECRUS.

AGENT:

S. DAVISON,

16, Colborne Street, Toronto.

Editeur-Propriétaire: J. O. D'ANSEREAU.